

Quelques monolithes inédits provenant du Baou-Roux et de son environnement proche

Philippe BOISSINOT

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/dam/2711>

DOI : 10.4000/dam.2711

ISSN : 1955-2432

Éditeur

ADAM éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 163-174

ISBN : 2-908774-23-2

ISSN : 0184-1068

Référence électronique

Philippe BOISSINOT, « Quelques monolithes inédits provenant du Baou-Roux et de son environnement proche », *Documents d'archéologie méridionale* [En ligne], 34 | 2011, mis en ligne le 02 novembre 2017, consulté le 14 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/dam/2711> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dam.2711>

Quelques monolithes inédits provenant du Baou-Roux et de son environnement proche



■ 1 Le Baou-Roux dans le massif septentrional de la chaîne de l'Étoile.
Image ©Google Earth modifiée 2009 (<http://earth.google.fr/>)

1. Le site du Baou-Roux et son environnement

Le Baou-Roux est un des sites majeurs de la Protohistoire provençale : probablement pas en raison de sa superficie, 4 ha qui le placent dans une bonne moyenne, ni de par l'existence d'un monument exceptionnel, qui reste éventuellement à découvrir, mais à cause de sa durée d'occupation quasi-continue entre la fin du Néolithique et la Conquête. On peut comprendre un tel phénomène en considérant la relative planéité de son plateau, ses possibilités naturelles de défense, la présence de sources pérennes à proximité et une position à cheval entre des milieux écologiques variés (fig. 1). Ces conditions ont été de tout temps recherchées par des collectivités qui favorisaient le perche-

ment ; on y retrouve d'ailleurs des traces d'occupation de l'Antiquité tardive, très fugaces il est vrai, mais cependant, aucune installation de l'époque médiévale.

Les premières fouilles ont été menées et publiées en 1903 par le géologue Gaston Vasseur, qui commençait là son expérience archéologique. Après un relatif abandon, elles ont repris dans les années 1950-1970 sous la direction de J.-P. Tennevin, puis continuées par nous-mêmes jusqu'en 1990. Ces travaux ont donné lieu à un doctorat (Boissinot 1993) qui tente une synthèse sur le mobilier hors contexte et les données stratigraphiques de deux secteurs finement explorés, au nord-est (NE) et au centre-ouest (CO). À cela se sont ajoutées les informations recueillies en prospection pédestre dans la plaine alentour, particulièrement fructueuses, ainsi que les données provenant de plusieurs chantiers de fouilles préventives menés en contrebas du plateau. En

dernier lieu, nous avons pu étudier le mobilier issu de la fouille du village de Bouc-Bel-Air (J.-P. Pelletier dir.), à seulement 3 km au nord du Baou-Roux, qui pose d'intéressants problèmes de contemporanéité (Boissinot 2006).

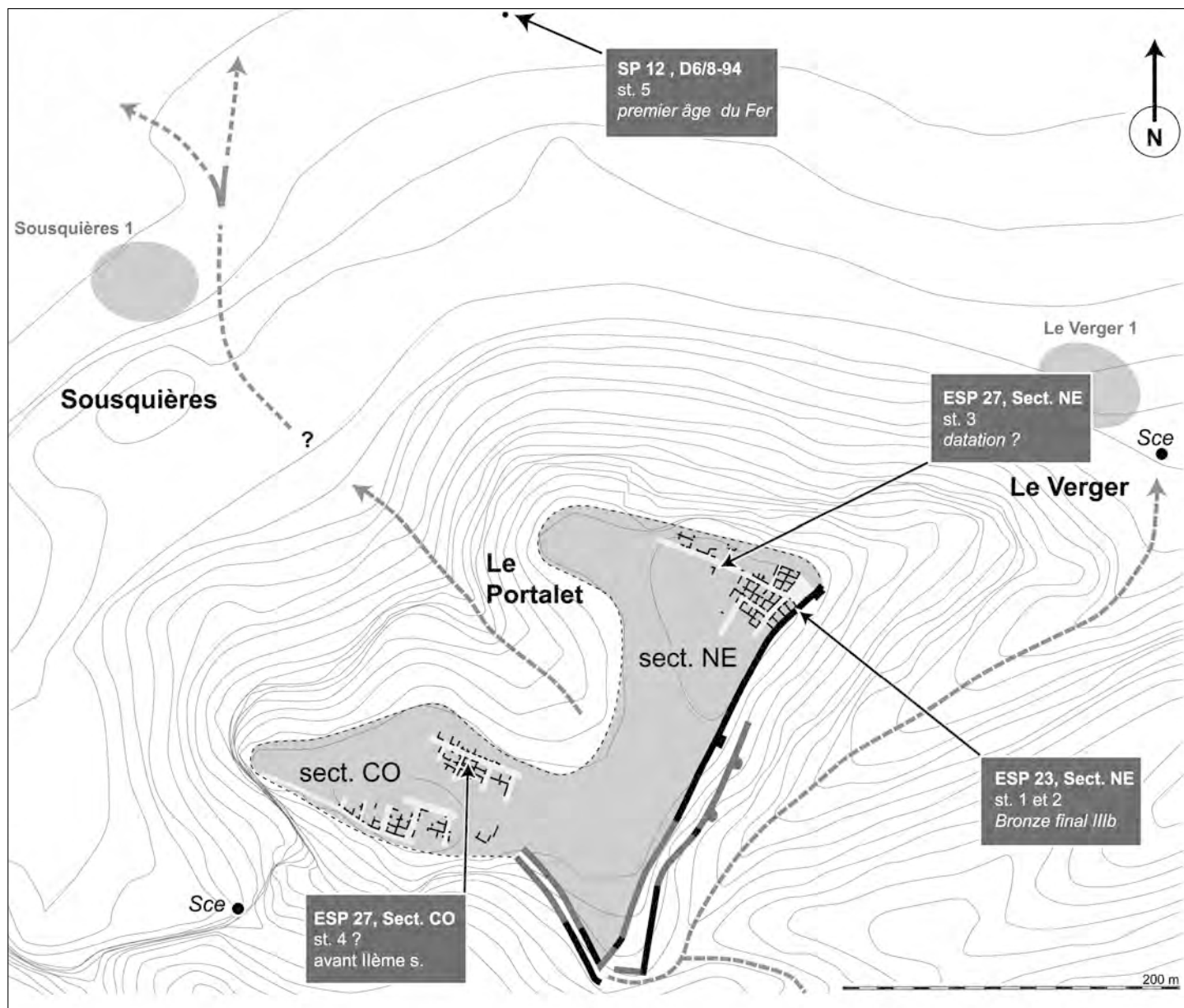
À l'issue de ces travaux, nous avons bien conscience que l'essentiel reste à faire, que des points de chronologie restent mal documentés, comme par exemple la date de la mise en place de la plus ancienne fortification, dans un secteur qui n'a pour l'instant encore jamais été exploré. En outre, les différents hiatus que nous avons suggérés (Boissinot 1990 ; 1993) ne sont probablement que des moments de décroissance de l'occupation qui ne s'interrompt peut-être jamais totalement. Nous avons par ailleurs des indices d'éventuels « relais » dans la plaine, comme par exemple au Bronze moyen, qui ne peuvent être mis en regard d'aucun vestige découvert sur le plateau.

En dehors de la présence de quelques céramiques caractéristiques, nous ne savons presque rien de la première occupation du Néolithique final. La période suivante, datée du Bronze ancien, est à peine mieux documentée, mais cependant représentée par un épais niveau stratigraphique et quelques rares structures de combustion. La parenté culturelle du mobilier avec celui du Camp de Laure (Gignac) laisse cependant augurer de futures découvertes dans le domaine des aménagements collectifs (enceinte ?). C'est au Bronze final IIIb que les traces d'occupation deviennent les plus explicites : au moins deux niveaux ont été repérés, séparés par la construction d'un muret et caractérisés par des constructions sur poteaux porteurs. C'est dans ce contexte que les plus anciennes stèles ont été découvertes, comme nous allons le montrer par la suite. La période qui suit correspond à une rétraction de l'habitat, le secteur NE se caractérisant par des pratiques agricoles périphériques (Boissinot 1997) alors que l'extrémité occidentale du plateau semble la seule occupée. Ce moment charnière entre les âges du Bronze et du Fer est malheureusement fort mal documenté et nous ne sommes pas persuadés d'avoir sur ce site des niveaux contemporains de la fondation grecque de Marseille, intervenue à 15 km de là, de l'autre côté de la chaîne de l'Étoile. Une occupation de la seconde moitié du VI^e s. av. J.-C. est par la suite clairement attestée, de même que des échanges réguliers avec la cité phocéenne. Le siècle suivant se fait plus discret : en l'absence de contexte archéologique, il n'est représenté que par des objets en position remaniée. Le début du IV^e s. av. J.-C. se caractérise par des transferts technologiques marquants. Dans le domaine architectural, c'est la construction sur murs porteurs avec adobes qui est introduite ; en ce qui concerne la sphère économique, nous avons des indices sérieux concernant la production locale de vin et une ouverture plus grande encore au commerce régional. Avant d'être détruit à la charnière des III^e/II^e s. av. J.-C., comme bien des

agglomérations de Provence occidentale, le site avait fait l'objet de quelques aménagements repérés dans plusieurs sondages, qui ne donnent qu'une vision très ponctuelle de l'organisation de l'espace. C'est évidemment la dernière période d'occupation, dans le courant du II^e s. av. J.-C., qui est la mieux connue (fig. 2) : au moins deux remparts protègent le flanc sud-oriental du plateau et, sur toute la surface du plateau, l'habitat est structuré en îlots quadrangulaires desservis par des rues au réseau hiérarchisé – sans atteindre bien évidemment le plan idéal en damier. Les données stratigraphiques et le mobilier suggèrent une destruction brutale dans le troisième quart de ce siècle, à une période où, d'après les textes, les légions romaines déciment une partie de la population salyenne. Contrairement à certains sites de la bordure de l'Étang de Berre, il n'y aura ici aucune réoccupation par la suite, si ce n'est quelques infimes témoignages de l'Antiquité tardive.

Dans la plaine, nos connaissances proviennent de prospections pédestres et de fouilles préventives. Les premières, réalisées en fonction des opportunités dans une région où l'urbanisation est galopante, ont permis de repérer plusieurs établissements du premier âge du Fer régulièrement répartis au pied de la ligne de corniches qui termine les plateaux de l'Étoile. Seuls deux sites ont fait l'objet de sondages et livré des vestiges d'installation du VI^e s. av. J.-C., le Verger I (Boissinot, Magnin 1992) et Sousquière I (Boissinot 2006, 525) ; ils correspondent probablement à des fermes isolées. Pour le second âge du Fer, les indices de sites deviennent moins fréquents, ce qui correspond à une tendance régionale. Les fouilles préventives sur deux tracés linéaires en 1993 et 1994 ont livré de nombreuses structures néolithiques et vestiges des âges des métaux, parmi lesquels on signalera une tombe de l'âge du Fer – ce qui est un peu maigre pour faire une nécropole ! – ainsi que les restes de chemins protohistoriques sur lesquels nous reviendrons. Plus en aval, au lieu-dit La Petite Bastide, les vestiges d'un petit établissement rural de la fin de l'âge du Fer ont été entrevus en 1999 (Boissinot 2006, 526 : fouilles L. Martin).

La table ronde de Rodez est pour nous l'occasion de publier quelques documents restés inédits ou à peine signalés, qui peuvent entre autres nourrir quelques interrogations sur l'origine et la fonction des pierres dressées protohistoriques. Ils sont relatifs à des monolithes, pour la plupart taillés, découverts sur le site perché et dans la plaine en contrebas, dans des sites que l'on peut supposer dépendants de l'agglomération du Baou-Roux. Nous admettons dès le départ une longue durée et une pluralité d'utilisation des monolithes. Leur rassemblement ici ne constitue en rien une recherche de convergence fonctionnelle mais relève d'une simple opportunité éditoriale ; l'occasion également de donner au site du Baou-Roux une place qui a été pour l'instant négligée dans ce débat.

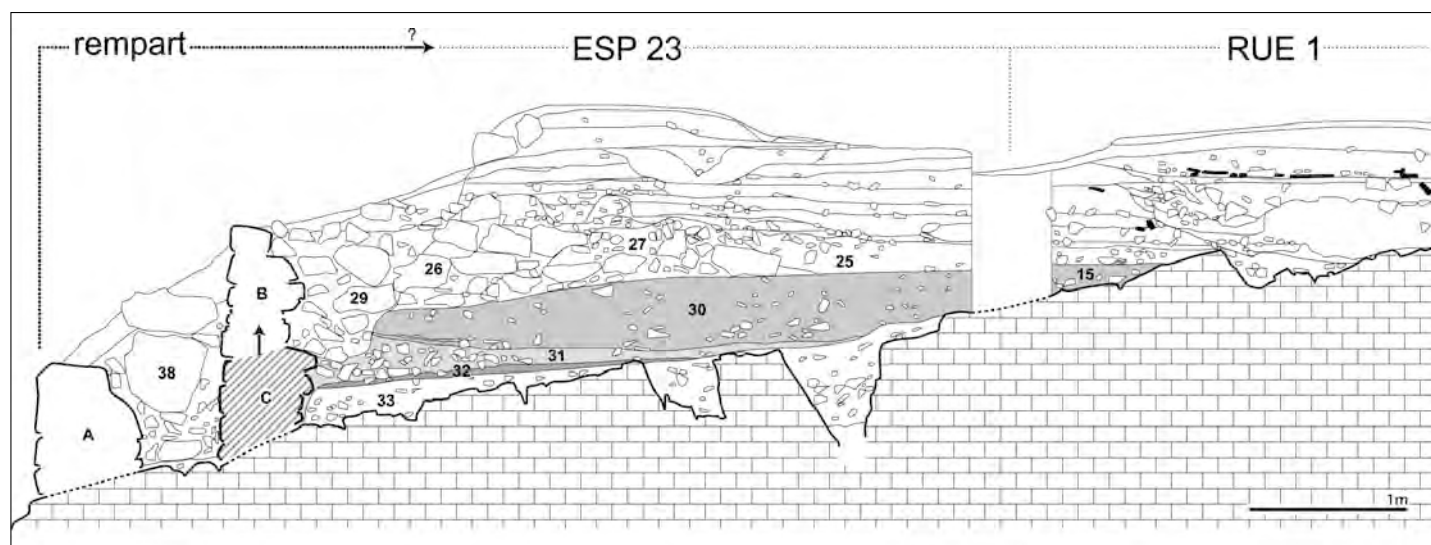


■ 2 Plan du site du Baou-Roux (structures du II^e s. av. J.-C.) et de son environnement, avec emplacement de découverte des monolithes. Le Verger 1 et Sousquières 1 sont des établissements ruraux du premier âge du Fer.

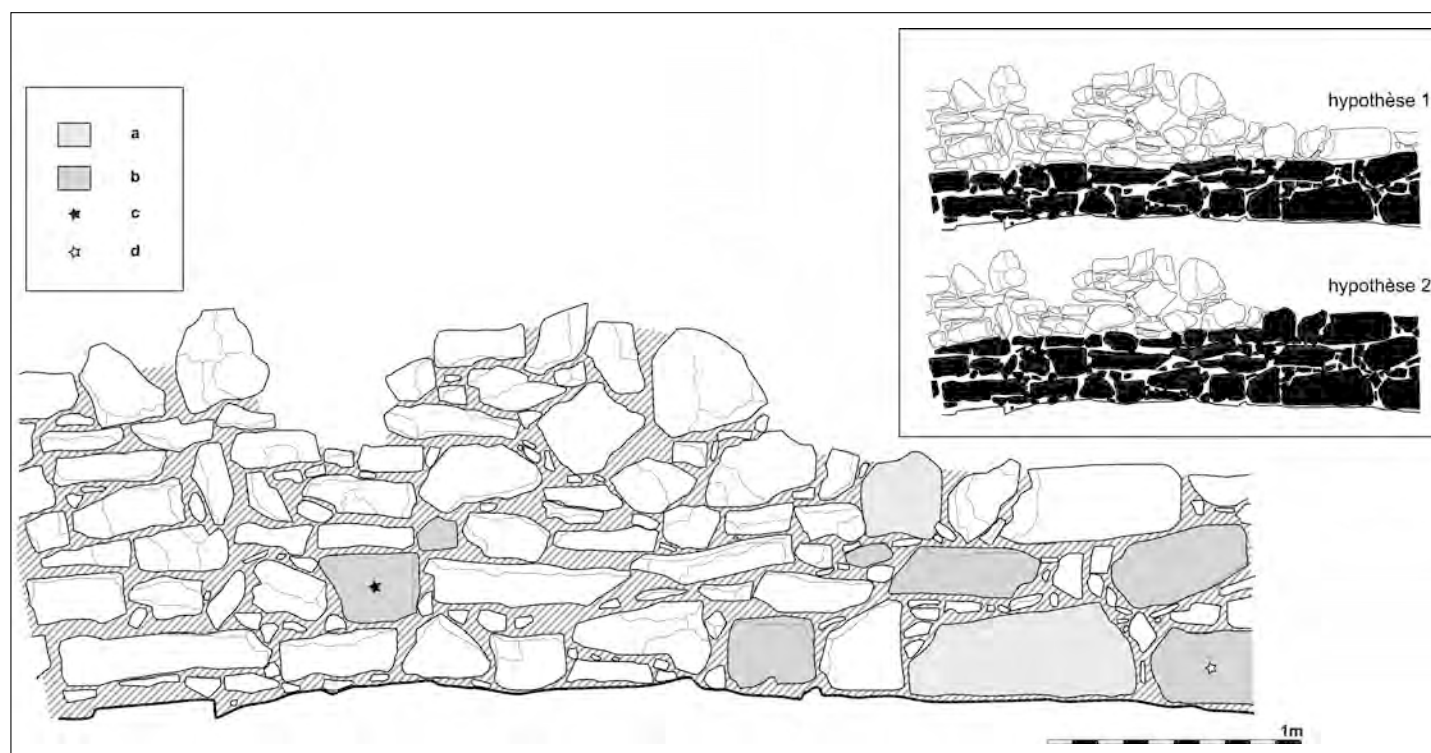
2. Des stèles en remploi dans un muret de la fin de l'âge du Bronze

L'occupation du Bronze final IIIb (Boissinot 1983) est une des mieux documentées du site, notamment dans le secteur NE où la stratigraphie est relativement puissante (0,50 m), avec deux niveaux successifs assez bien caractérisés. Avant de présenter les blocs et le mur (C) dans lequel ils sont insérés, il convient d'analyser précisément les niveaux pour parer à toute discussion sur leur datation ; celle-ci s'avère en effet capitale.

La figure 3 présente l'ensemble de la stratigraphie dans le secteur de l'espace 23, la dernière habitation vers l'est de l'îlot 4 adossé au rempart du II^e s. av. J.-C. (Boissinot 1993, fig. 60). Si l'on s'intéresse à la base de la séquence, on repère un premier sol incliné (32) directement installé au-dessus des niveaux du Bronze ancien (33) et interrompu dans la pente par le parement du mur C. Dans ce secteur uniquement, le sol est recouvert par un radier (31) qui va s'élargissant vers l'aval et s'arrête au niveau du même mur. Au sommet de cet ensemble et sur toute la longueur du profil s'étend un sol associé à plusieurs structures, recouvert par une épaisse masse limoneuse (30), en partie homogénéisée par des labours à l'araire postérieurs, mais ne recelant que



■ 3 Stratigraphie du secteur NE, au centre de l'habitation 23. Seules les couches inférieures sont numérotées.



■ 4 Relevé du parement composé des murs B et C du secteur NE ;
avec, à droite, indication des deux hypothèses concernant leur distinction (1 et 2).
a : tuf ; b : grès calcaire ; c : stèle 1 ; d : stèle 2.

du mobilier daté du Bronze final IIIb, le même, à quelques détails près, que celui rencontré en plus petit nombre sur le premier sol. Le deuxième niveau n'entretient pas de relation stratigraphique avec le mur C puisqu'une couche riche en blocs (29), assurément contenue par la partie B du mur, interrompt un contact éventuel. On ne peut exclure en théorie que les parties C et B du mur aient été mises en place bien après le dépôt des couches de la fin de l'âge du

Bronze. Mais la géométrie des niveaux indique clairement qu'une structure était présente entre les deux phases pour retenir les terres et provoquer une nette concavité du sol. En outre, la présence d'un radier s'élargissant au contact du mur B s'explique facilement par la recherche d'une relative mise à niveau. Enfin, il n'existe à proximité du parement C, entièrement « désossé » au moment des fouilles, aucun témoignage postérieur à l'âge du Bronze, ni même

de sédiment éventuellement enrichi en fragments d'adobes, comme cela devient incontournable après le début du second âge du Fer. Pour l'ensemble de ces raisons, nous concluons que la base du mur (C), et donc ses composants, ont été mis en place au plus tard au Bronze final IIIb.

Nous venons de le démontrer, le mur présente deux parements superposés (fig. 4 et 5) ; en d'autres termes, il a été reconstruit. On ne peut être certain de la ligne de démarcation entre les deux phases (fig. 4, hypothèses 1 et 2), dont l'une doit être placée au Bronze final IIIb, et la seconde au IV^e s. av. J.-C., comme l'attestent, et la stratigraphie, et la présence dans les interstices de quelques tessons aux types caractéristiques (CL-MAS). Entre ces deux moments, le mur le plus ancien (C : 0,90 m de haut en moyenne) a dû disparaître sous le tas d'épierrement (26-27) mis en place à des fins agricoles, certainement au début de l'âge du Fer, avant qu'il ne soit dégagé de nouveau et rehaussé (B) pour contenir un nouveau pierrier, ce dernier servant de soubassement aux riches niveaux du IV^e s. av. J.-C. Ce mur composite (B + C) est finalement recouvert par des blocs qu'un ultime parement (A) viendra limiter dans la pente : il s'agit là de la partie externe du rempart le plus tardif dont il manque le parement interne, sans doute démantelé à l'époque contemporaine pour alimenter les nombreux fours à chaux du plateau (Tennevin 1972).

La partie basse du mur C est directement installée sur le rocher, qui a certainement été déblayé de sa couverture sédimentaire argileuse (33), laquelle était encore en place à la fin du Bronze ancien. Dans les parties les plus irrégulières, de petites pierres servent à ménager des plans horizontaux sur lesquels reposent les premiers blocs. Ceux-ci, qui atteignent parfois une longueur de 0,80 m, sont disposés, soit en panerisse soit en boutisse, sans qu'aucune règle ne soit clairement privilégiée. On ne peut distinguer en remontant le long du parement aucun lit particulièrement marqué ; le recouvrement des joints verticaux ne semble pas non plus avoir été une priorité. La stabilité de l'édifice semble en partie tenir de la présence de pierres décimétriques. La partie supérieure de l'ensemble (B) est composée de blocs plus irréguliers, de lits encore moins étendus, avec des coups de sabre tout aussi fréquents. Une telle disposition associée à des joints nettement pulvérulents rend cette partie fort instable.

Les matériaux employés pour la construction sont préférentiellement issus du calcaire urgonien local, mais, pour sept d'entre eux dans la partie la plus ancienne (C), ce sont des pierres exogènes qui ont été utilisées, telles que des grès calcaires et du tuf. On peut être assuré que deux blocs au moins ont été taillés dans ce lot, parmi lesquels figure la stèle (st. 1) dont nous allons parler (fig. 6). Les roches étrangères au plateau sont moins fréquentes dans la partie haute (B), sans être toutefois absentes.



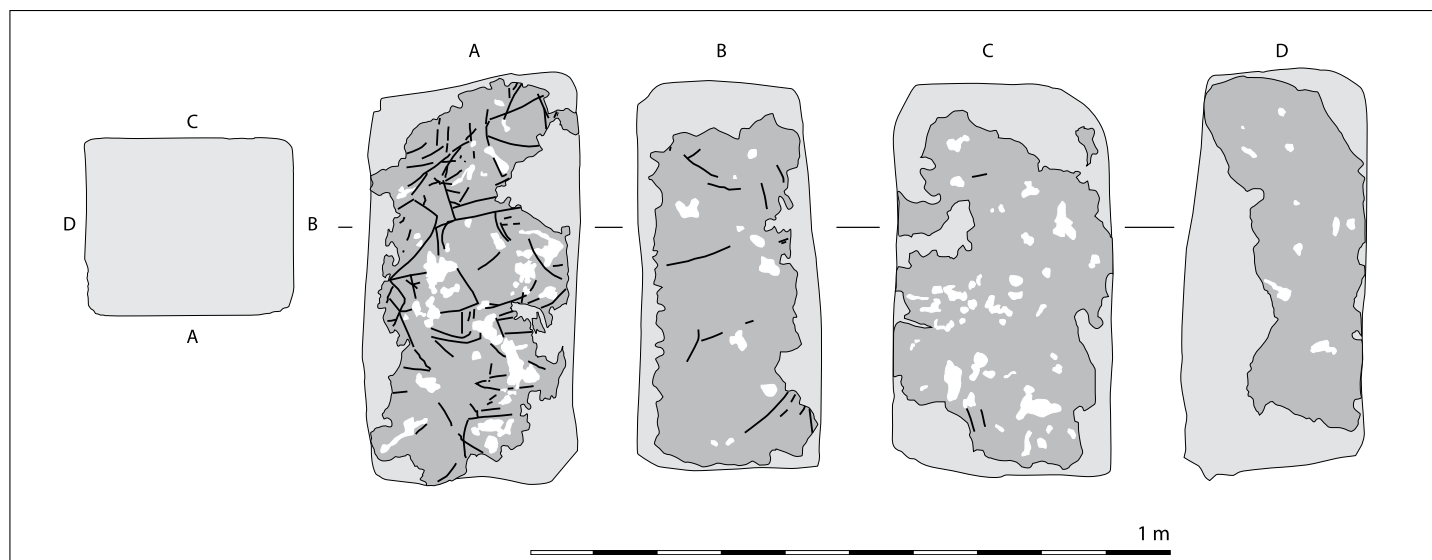
■ 5 Vue du parement de l'ensemble B-C du secteur NE.



■ 6 La stèle 1 du mur C (secteur NE) telle qu'elle apparaissait en arrière du parement au moment des fouilles.



■ 7 Vue de la stèle 2 du mur C (Secteur NE) encore en place dans le parement.



■ 8 Relevé des quatre faces et de la section de la stèle 1 (Secteur NE).

Une seule stèle (st. 1) a été extraite à la faveur d'un éboulement récent, intervenu près de vingt ans après la fin des fouilles ; l'autre exemplaire certain (st. 2), qui comporte quelques stigmates de taille et un côté de 0,29 m, est encore en place sur le site à ce jour (fig. 7). La seconde était disposée en panneresse, tandis que la première, face décorée vers le bas, a été placée en boutisse, bien calée avec de petites pierres.

Le monolithe st. 1 est un fût pyramidal de 0,65 m de long, avec une section aux faces légèrement concaves passant de 0,33 m x 0,28 m à 0,30 m x 0,30 m (fig. 8). La courbe légère que l'on observe sur ses flancs (fig. 9) indique très certainement que le bloc se situe à proximité du sommet, sans qu'une quelconque finition ne permette de trahir une telle position ; à l'opposé, le caractère plus fruste de la surface semble indiquer qu'il s'agit d'une cassure au-dessus de la base, et donc que la stèle devait excéder la mesure indiquée. Les arêtes ne sont pas véritablement chanfreinées puisque c'est un léger arrondi qui émousse l'angle. La surface de ce grès calcaire ne montre aucune trace de dégrossissage et suggère une finition avec un abrasif. Elle est ponctuée de petites cavités ovoïdes, sans doute liées à des chocs ; à proximité des arêtes, la surface est plus largement abîmée. Enfin, des encroûtements calcaires oblitèrent également la lecture.

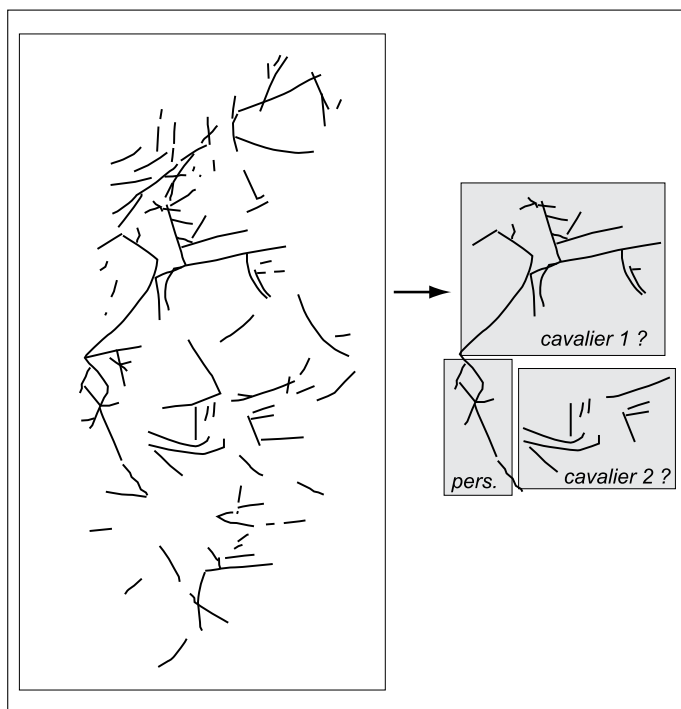
Trois faces (A, B, C) sur quatre comportent de légères gravures, à peine marquées sur 2 mm de profondeur maximum (fig. 8). Il est possible que certains de ces traits ne soient pas intentionnels, produits par exemple lors de la manipulation et du frottement sur un autre matériau dur ; pour cette raison, nous nous contenterons de décrire la face A où des figures peuvent être repérées (fig. 10). La plupart des traits sont rectilignes et ne dépassent que très rarement le déci-



■ 9 Vue de la stèle 1 dégagée (secteur NE).



■ 10 Détail du dessin gravé de la face A de la stèle 1 (Secteur NE).



■ 11 Relevé des gravures sans indication des parties manquantes et proposition d'interprétation de trois figures après sélection de quelques traits de la même image.

mètre ; plus rares sont les tronçons curvilignes, lesquels jamais ne se rapprochent du cercle ; la seule figure fermée est un losange. Probablement en raison de notre connaissance de l'iconographie protohistorique, nous proposons de distinguer un cheval (avec ou sans cavalier) dans la partie supérieure du bloc (fig. 11), avec un tronc représenté par deux traits parallèles. Au-dessous, une deuxième figure rassemble de nombreux traits, avec malheureusement de petites cupules qui interrompent la lecture : les deux traits rapprochés, légèrement curvilignes, pourraient-ils également représenter des membres d'équidés ? Enfin, le long de l'arête, à gauche, une certaine densité de traits apparaît avec, près d'un point de convergence, un losange clairement identifiable : on pourrait y voir un personnage, mais nous avons bien conscience que nous dépassons là nos capacités d'identification.

3. Les autres monolithes de l'oppidum

Toujours dans le secteur NE, sous un tas de pierres partiellement démantelé pour fournir des matériaux à un cabanon construit dans la seconde moitié du XX^e s., plusieurs monolithes ont été découverts en dehors de tout contexte stratigraphique. Outre quelques blocs de tuf encore en place, mais très partiellement dégagés, deux pierres attirent encore l'attention :

- la première (st. 3) correspond très certainement à une stèle en calcaire fin, dont une face présente un relief au profil curviligne, sans doute dû à une usure en position de remploi – à moins d'admettre, de façon moins crédible, qu'il s'agit là d'un élément de bas-relief. Le bloc mesure 0,68 m de long, 0,40 m d'un côté (fig. 12 : face A) et au moins 0,30 m dans l'autre direction, sachant que cette mesure est manifestement amputée. Les deux arêtes opposées au relief sont clairement chanfreinées, sur une largeur de 2 cm environ, ce qui accrédite quelque peu notre identification comme stèle. La face D affectée par une perte de matière présente par rapport à celle qui lui est opposée des variations de 10 cm d'amplitude et un décrochage nettement oblique par rapport à la direction du fût (fig. 13). La surface du bloc est bien finie, certainement à l'abrasif, et ne comporte aucune gravure visible. La face A montre une série de cupules (au moins trois) dans sa partie médiane (fig. 14) ;
- la seconde est un calcaire plus grossier, avec des traces évidente de dégrossissage, qui présente une dépression circulaire taillée dans sa partie supérieure, laquelle, dans le détail, est un tronc de cône de 2,5 cm de haut (profondeur), avec un diamètre variant entre 0,32 et 0,35 m et une inclinaison des parois proche de 45°. Le bloc lui-même mesure 0,65 m x 0,55 m x 0,35 m et comporte une base très irrégulière, probablement destinée à être enfouie



■ 12 Vue de la face A de la stèle 3 (Secteur NE).



■ 13 Vue de la face D de la stèle 3, en partie érodée (Secteur NE).

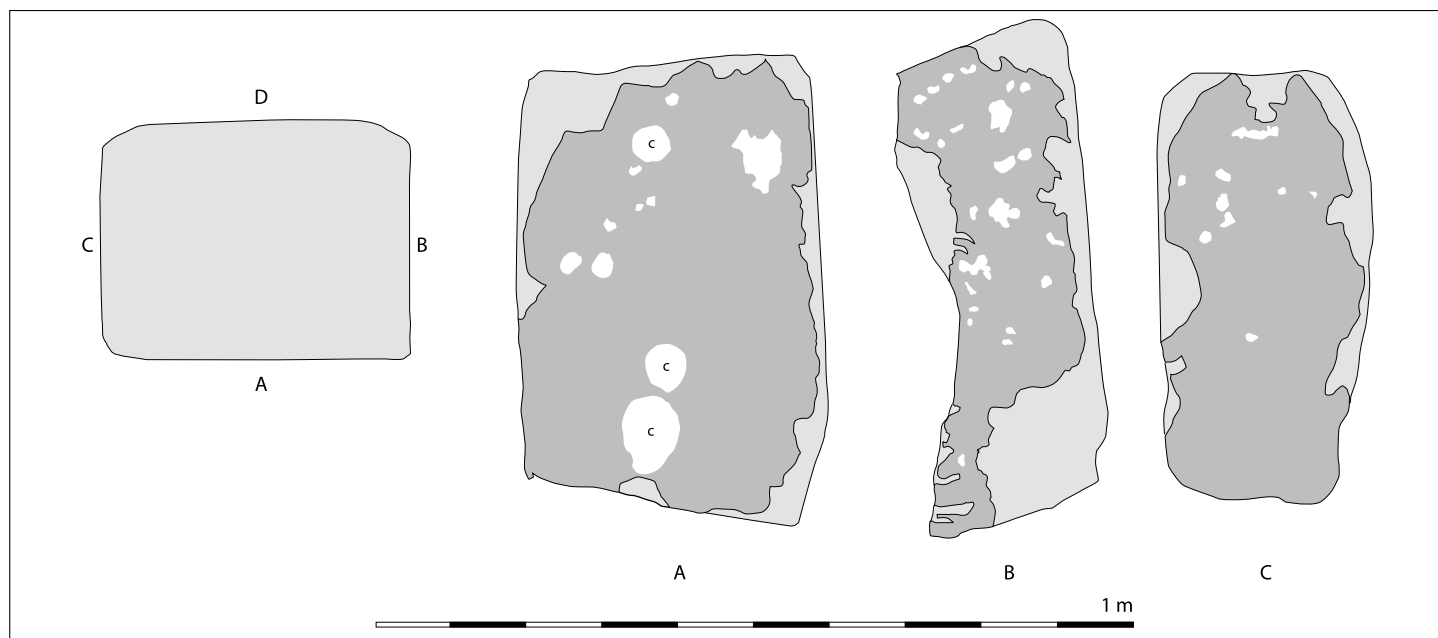
(fig. 15). Deux de ses angles sont écornés. Ce monolithe pourrait correspondre à la base d'une colonne (à l'extrémité biseautée), ou encore, si l'on privilégie un dispositif technique de la vie économique la plus récente, un socle pour maintenir la *meta* d'une meule rotative en basalte, car les dimensions de la dépression circulaire correspondent – mais on peut s'étonner, dans ce dernier cas, que de tels dispositifs n'aient pas été trouvés plus fréquemment, compte tenu de l'abondance de ce type de moulins à partir du II^e s. av. J.-C. en Provence.

Le secteur CO n'a pour l'instant livré qu'un seul monolithe (st. 4 ?) en remploi dans un mur daté du II^e s. av. J.-C., à l'angle de l'habitation 27 de l'îlot 5 (fig. 16). Il était visible, si ce n'est de l'intérieur de la pièce, dont on ignore si elle comportait un enduit mural, au moins au niveau du croisement des rues VI et VIII. Seules deux faces de ce bloc de tuf sont connues, les autres restant cachées par les pierres du parement encore en place, ou le remplissage de la ruelle qui n'a été que partiellement explorée ; elles s'avèrent dépourvues de tout aménagement de surface, avec quelques secteurs abîmés toutefois. D'après sa disposition, on peut déduire que ce monolithe très régulier mesure 1,50 m de long pour une section de 0,60 m x 0,55 m, cette dernière mesure étant extrapolée à partir de la largeur moyenne du mur de façade. Nous ignorons bien évidemment quel était l'usage (cultuel, funéraire, architectural, technique, etc.) de ce fût en remploi particulièrement massif, très exceptionnel dans le contexte de l'architecture domestique du Baou-Roux.

Le tuf provient certainement du site de Siège à environ 1 km à l'est de l'oppidum, secteur en aval duquel de la terre a été un moment extraite pour fabriquer des adobes (Boissinot 1984, fig. 5). Les formations travertineuses proches de la cascade, au débouché d'une gorge taillée dans les plateaux de l'Étoile, ont par ailleurs livré les vestiges fort mal connus d'une nécropole du début de l'âge du Fer (Mocci 2006, 684). Le tuf est assez fréquent sur l'oppidum et son exploitation est attestée dès le Bronze final IIIb, comme nous l'avons vu à propos de l'analyse du mur C du secteur NE. La taille aisée de ce type de matériau explique probablement son succès.

4. Quelques découvertes au pied de l'oppidum

Un bloc de tuf (st. 5 : 0,60 m x 0,50 m x 0,45 m) a été découvert à l'occasion d'un décapage mené avant les travaux d'une déviation routière au lieu-dit Les Férauds (fig. 17). Il s'inscrit dans une fosse ovoïde de 0,85 m de diamètre, conservée sur une profondeur de 0,55 m, manifestement écrêtée par les labours les plus récents (fig. 18). La majeure partie de son remplissage est occupée par le bloc qui repose



■ 14 Relevé des trois faces et de la section de la stèle 3 (Secteur NE). Les cupules sont indiquées par un c.



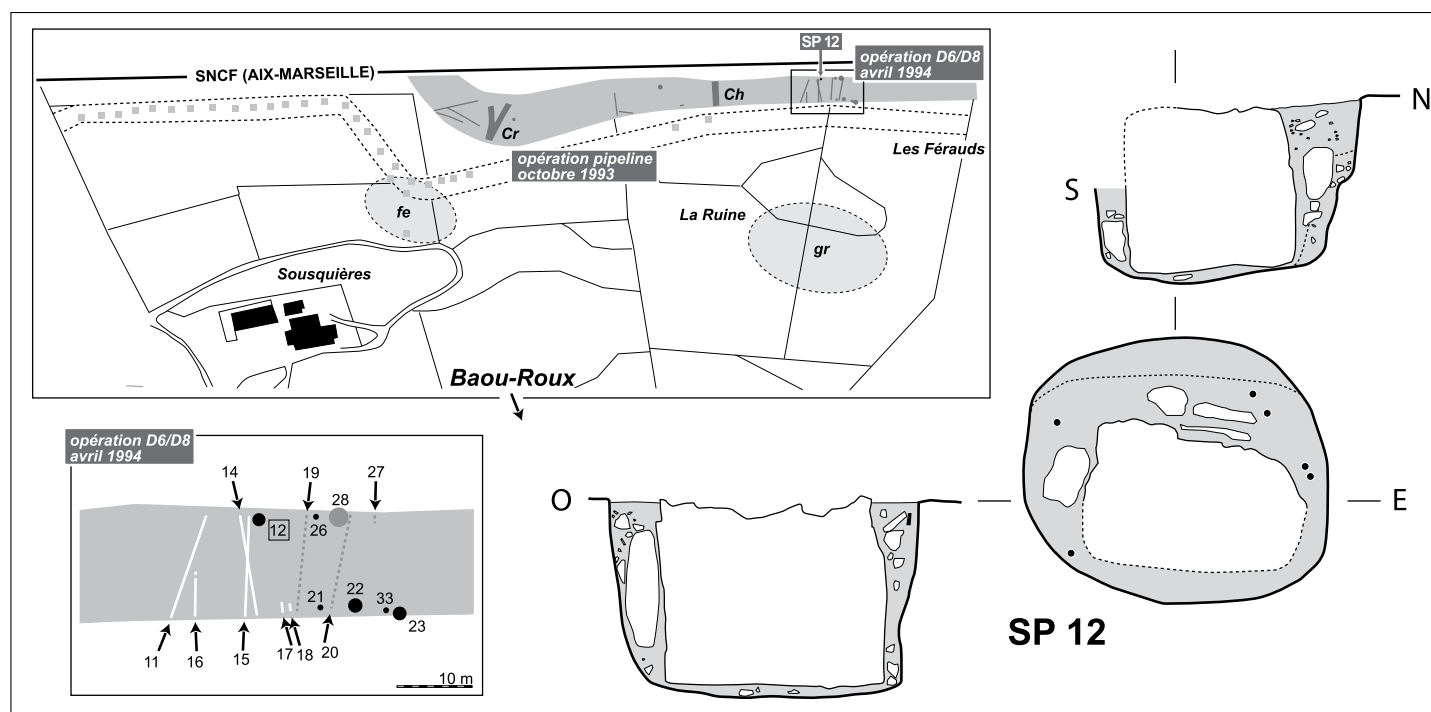
■ 15 Vue du bloc comportant une dépression circulaire découverte à côté de la stèle 3 (Secteur NE).



■ 16 Le monolithe encore en place dans le parement de l'habitation 27 du secteur CO ; au premier plan, la rue VI dans son état du II^e s. av. J.-C.

directement sur le fond, quelques pierres de calage sur les côtés et dans la partie médiane, des charbons de bois et des os humains¹ uniformément répartis dans la matrice limono argileuse du comblement, ainsi que les vestiges partiels d'une urne en céramique modelée et d'un objet en bronze dont seules quelques traces d'oxydation nous sont parvenues. De toute évidence nous avons affaire ici à une tombe à incinération (SP 12) au dépôt secondaire puisque les ossements se trouvent dans le calage même du bloc, ce dernier servant probablement d'élément de signalisation ; faute de ce dernier, cette structure aurait pu complètement échapper à notre vigilance au moment du décapage, tant le mobilier est fragmenté et le contraste entre l'encaissant et le remplissage faible : ainsi, on comprend mieux pourquoi les nécropoles de cette période sont si mal connues dans la région. La datation de l'ensemble repose sur la typologie du vase, lequel par son décor et son élancement se rapproche des exemplaires produits au premier âge du Fer, sans plus de précisions hélas (fig. 19). Remarquons pour terminer que les dimensions de la section rectangulaire du bloc ne sont pas très différentes de celles du monolithe en emploi dans le secteur CO de l'oppidum.

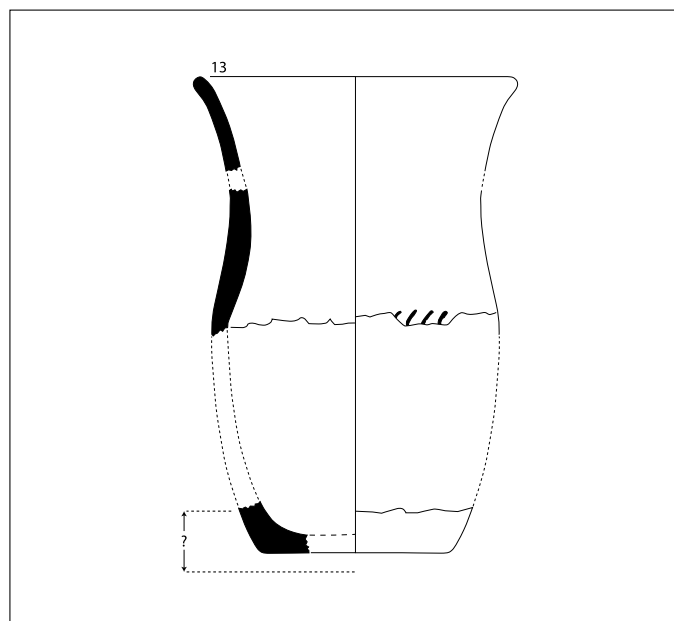
Pour être complet sur l'ensemble des découvertes, il faut encore mentionner l'emploi de blocs de grande taille en bordure d'un croisement en Y mis en évidence au sud du lieu-dit Sousquières, à proximité d'un établissement rural de l'âge du Fer (fig. 20). Leur présence mérite d'être signalée car, outre leur datation protohistorique assurée, il faut insister sur la rareté des blocs calcaires de grande taille dans ce secteur de la plaine, qui, s'il avaient été plus fréquemment employés par l'homme ou naturellement présents,



■ 17 Plan des découvertes au pied du Baou-Roux dans le secteur de Sousquières-Les Férauds, effectuées dans le cadre de deux fouilles préventives. Détail des structures autour de la fosse sépulcrale SP 12 ; coupes et plan de la structure (les points noirs indiquent l'emplacement des tessons).



■ 18 Vue de la fosse SP 12 dans le secteur des Férauds avec son bloc de tuf encore fiché en place.



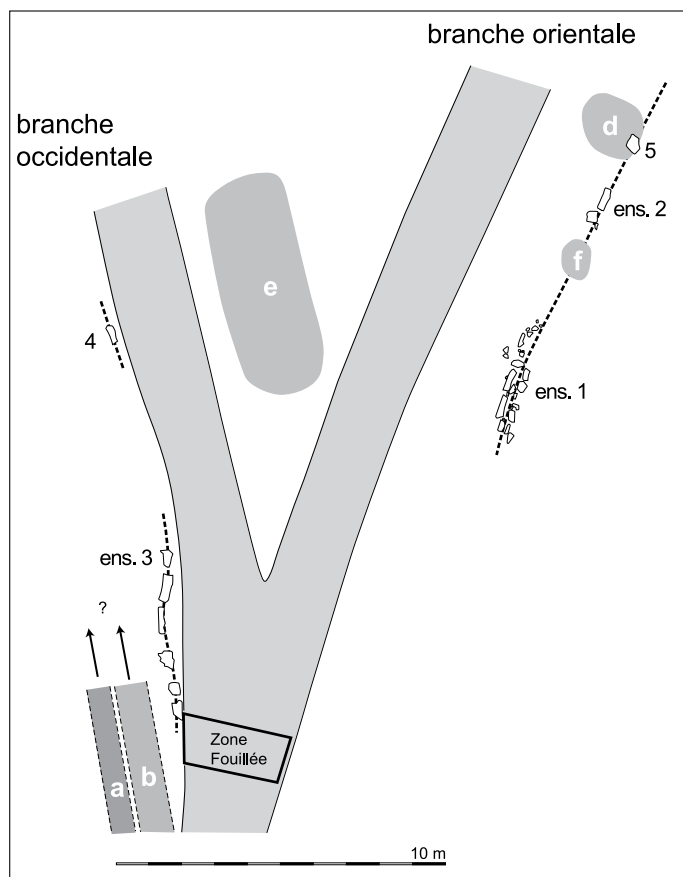
■ 19 L'urne découverte dans la fosse SP 12 des Férauds.

n'auraient pas manqué d'être retrouvés dans les grands décapages et les prospections que nous avons effectués. Ce croisement est constitué d'une branche de 3,50 m de large environ, provenant très certainement du Baou-Roux (secteur du Portalet) et se divisant en deux tronçons curvilignes en direction de la plaine, celles-ci étant constitués d'une

même accumulation de sables et de graviers sur des largeurs identiques (fig. 21). Le temps très court accordé au sauvetage n'a permis qu'un relevé rapide des structures apparaissant sous la semelle des labours et la réalisation d'un sondage très ponctuel dans la branche principale. Cette dernière montre un premier état au profil concave,



■ 20 Vue vers le nord du croisement du secteur de Sousquières (II^e s. av. J.-C.).



■ 21 Plan des structures dans le secteur du croisement de Sousquières avec indication de la zone fouillée.

Les blocs sont regroupés en ensembles (1 à 5).

a et b : fossés ; d : zone comportant des éléments rubéfiés ;

e : amas de cailloux ;

f : ensemble riche en pierres décimétriques

marqué par deux ornières, mais difficile à dater dans la période protohistorique, suivi par des dépôts complexes et feuilletés atteignant 0,60 m de puissance, jusqu'à une dernière utilisation dans le courant du II^e s. av. J.-C., comme le suggèrent les nombreux tessons roulés. En contrebas et à l'Ouest, l'ensemble est bordé par une murette et deux fossés. Des amoncellements de blocs (fig. 21, ens. 1 à 5) se suivent le long des deux branches du croisement, côté extérieur, plus éloignés à l'Est (3,00 m) qu'à l'Ouest (moins de 1 m). Il ne sont pas appareillés, quelquefois totalement disjoints (ens. 2 et 3) ou accompagnés de pierres décimétriques (ens. 1), soit encore isolés (4 et 5). Le plus grand d'entre eux mesurait 0,90 m x 0,70 m x 0,30 m, disposé de chant et partiellement enfoui sur une profondeur de 0,50 m (ens. 3). Plus de la moitié de ces blocs mesurent près de 0,70 m de longueur et aucun d'entre eux ne montrait des traces de taille.

Considérant un peu trop rapidement que les blocs n'étaient disposés là que pour contenir les débordements de la circulation – une conception certainement trop « actualiste », pourrions-nous dire rétrospectivement –, nous n'avons réalisé aucune recherche précise dans leurs alentours. Faute de données, nous ne pouvons exclure une raison plus « symbolique » pour leur mise en place, ce qualificatif vague étant ici employé afin d'envisager autre chose que la simple raison pragmatique (signallement, marquage, culte, etc.).

5. Conclusion

La découverte la plus explicite et la plus exceptionnelle concerne évidemment la stèle décorée datée du Bronze final IIIb du secteur NE. Il s'agit là de l'exemplaire le plus ancien d'un type qui se développera surtout au premier âge du Fer, les synthèses les plus récentes n'ayant jamais envisagé des périodes aussi hautes pour ces blocs systématiquement en remploi (Arcelin, Dedet, Schwaller 1992 ; Garcia 2004). Le décor, à peine marqué et donc d'une lecture difficile, pourrait évoquer une scène avec des cavaliers (chasse, guerre ?), mais peut-être sommes-nous trop influencés par notre connaissance des stèles de Mouriers, parmi les plus anciennes qui soient décorées (Coignard, Marcadal 1998) ; ce genre de dessin schématique avec personnages et chevaux est toutefois quasi-exclusif de la céramique du Bronze final IIIb, longtemps qualifiée de mailhacienne, et abondamment présente sur le site du Baou-Roux. Enfin, il n'est pas indifférent de noter que d'autres agglomérations qui ont connu une importante occupation de cette période, tel Saint-Blaise, Glanum (Bessac, Bouloumié 1985) ou le Marduel (Py 1992) sont parmi les sites du Midi rhodanien à avoir livré le plus de stèles,

aniconiques il est vrai. Peut-être conviendrait-il de considérer cette période de manière moins « primitiviste » qu'on ne l'a fait jusqu'à maintenant ?

Concernant la tombe découverte au pied de l'oppidum, le fait qu'elle soit associée à une stèle ne nous permet pas de la considérer comme singulière dans le domaine protohistorique (Schwaller 1994 dir.) ; ce qui l'est plus, c'est que ce dispositif de signallement occupe la quasi-totalité de l'espace funéraire : s'agit-il là d'un indice supplémentaire

concernant le caractère secondaire du dépôt incinéré ? Remarquons enfin que sa section, de même que son matériau, sont identiques à ceux du monolithe découvert en remploi dans un mur du secteur CO, sans préjuger que ce dernier ait également eu une fonction funéraire.

Philippe BOISSINOT

EHESS, CRPPM/TRACES, UMR - CNRS 5608,
39 allées Jules Guesde, 31000 Toulouse

Notes de commentaire

1. La plupart des os, très fragmentés et parmi lesquels on reconnaît les restes évidents de crâne, ont des couleurs variant du gris bleu au blanc. Ces restes n'ont pu être étudiés par un anthropologue à ce jour, l'épave récent et temporaire

de la collection de l'Association Archéologique de Provence n'ayant pas facilité l'opération.

Références bibliographiques

Arcelin, Dedet, Schwaller 1992 : ARCELIN (P.), DEDET (B.), SCHWALLER (M.) – Espaces publics, espaces religieux protohistoriques en Gaule méridionale. In : GARCIA (D.) dir. – *Espaces et monuments publics protohistoriques de Gaule méridionale* (dossier). *DocAMérid*, 15, 1992, pp. 181-242.

Bessac, Bouloumié 1985 : BESSAC (J.-C.), BOULOUMIÉ (B.) – Les stèles de Glanum et de Saint-Blaise, et les sanctuaires préromains du Midi de la Gaule. *RANarb*, 18, 1985, pp. 127-187.

Boissinot 1983 : BOISSINOT (P.) – Un habitat de hauteur de l'âge du Bronze en Provence : le Baou-Roux (Bouc-Bel-Air, Bouches-du-Rhône). Premiers résultats. *L'Anthropologie*, 87-3, 1983, pp. 425-430.

Boissinot 1984 : BOISSINOT (P.) – Les constructions en terre au II^{ème} s. av. J.-C. sur l'oppidum du Baou-Roux (Bouc-Bel-Air, B.-du-Rh.). *DocAMérid*, 7, 1984, pp. 79-96.

Boissinot 1990 : BOISSINOT (P.) – Le Baou-Roux. In : *Voyage en Massalie. 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud*. Marseille, Musées de Marseille-Edisud, 1990, pp. 90-99 (Cat. expo.).

Boissinot 1993 : BOISSINOT (P.) – *Archéologie de l'habitat protohistorique. Quelques points méthodologiques (historiographie et épistémologie) examinés à partir de la fouille d'une agglomération de la périphérie marseillaise*. Thèse de doctorat de l'EHESS, Toulouse, 2 vol., 1993, 738 p.

Boissinot 1997 : BOISSINOT (P.) – Archéologie des façons culturelles. In : BURNOUF (J.), BRAVARD (J.-P.), CHOUQUER (G.) dir. – *La dynamique des paysages protohistoriques, antiques, médiévaux et modernes*. Actes des XVII^{ème} Rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes (19-21 octobre 1996). Sophia Antipolis, APDCA, 1997, pp. 85-112.

Boissinot 2006 : BOISSINOT (P.) – Bouc-Bel-Air. In : MOCCI (F.), NIN (N.) dir. – *Aix-en-Provence. Pays d'Aix. Val de Durance*. Paris, MSH, 2006, pp. 515-529 (*CAG*, 13/4).

Boissinot, Magnin 1992 : BOISSINOT (P.), MAGNIN (F.) – Le Verger 1 : un site du VI^{ème} s. av. J.-C. dans son environnement au pied du Baou-roux (Bouc-Bel-Air, B.-du-Rh.). *BAProv*, 21, 1992, pp. 15-30.

Coignard, Marcadal 1998 : COIGNARD (O. et R.), MARCADAL (N. et Y.) – Nouveau regard sur le sanctuaire et les gravures de l'âge du Fer de l'oppidum des Caisses (Mouriès, B.-du-Rh.). In : *Entremont et les Salyens* (dossier). Actes du Colloque d'Aix-en-Provence (5-6 avril 1996). *DocAMérid*, 21, 1998, pp. 67-83.

Garcia 2004 : GARCIA (D.) – *La Celtique méditerranéenne. Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence du VIII^{ème}-II^{ème} siècles av. J.-C.* Paris, Errance, 2004, 206 p.

Mocci 2006 : MOCCI (F.) – Simiane-Collongue. In : MOCCI (F.), NIN (N.) dir. – *Aix-en-Provence. Pays d'Aix. Val de Durance*. Paris, MSH, 2006, pp. 681-684 (*CAG*, 13/4).

Py 1992 : PY (M.) – Stèles anépigraphes du Marduel à Saint-Bonnet-du-Gard. In : GARCIA (D.) dir. – *Espaces et monuments publics protohistoriques de Gaule méridionale* (dossier). *DocAMérid*, 15, 1992, pp. 131-133.

Schwaller 1994 : SCHWALLER (M.) dir. – Structures de couverture et de signalisation des sépultures protohistoriques du Midi de la Gaule et des régions périphériques (dossier). *DocAMérid*, 17, 1994, pp. 9-100.

Tennevin 1972 : TENNEVIN (J.-P.) – *Le Baou-Roux*. Aix-en-Provence, Association des Amis d'Entremont et du Pays d'Aix antique, 1972, 51 p.